Claude-Emmanuelle Centlivres Challet, *Like Man, like Woman. Roman Women, Gender Qualities and Conjugal Relationships at the Turn of the First Century*

Oxford, Bern, Berlin, Peter Lang, 2013, 201 p.

Marianne Béraud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13053>

DOI : 10.4000/clio.13053

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

ISBN : 978-2-7011-9852-1

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Marianne Béraud, « Claude-Emmanuelle Centlivres Challet, *Like Man, like Woman. Roman Women, Gender Qualities and Conjugal Relationships at the Turn of the First Century* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 43 | 2016, mis en ligne le 07 juillet 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13053> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13053>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Claude-Emmanuelle Centlivres Challet, *Like Man, like Woman. Roman Women, Gender Qualities and Conjugal Relationships at the Turn of the First Century*

Oxford, Bern, Berlin, Peter Lang, 2013, 201 p.

Marianne Béraud

RÉFÉRENCE

Claude-Emmanuelle Centlivres Challet, *Like Man, like Woman. Roman Women, Gender Qualities and Conjugal Relationships at the Turn of the First Century*, Oxford, Bern, Berlin, Peter Lang, 2013, 201 p.

- 1 À la croisée de l'histoire du genre et de l'histoire des mentalités, Claude-Emmanuelle Centlivres Challet propose dans cet ouvrage une approche originale des représentations masculines à propos des femmes. Il s'agit de démontrer qu'un double discours est à l'œuvre dans la définition des rôles et des fonctions des femmes dans la société romaine. Cette dichotomie discursive fait l'objet d'une déconstruction qui permet d'identifier deux discours phares chez les auteurs latins. Pour ce faire, l'analyse se fonde sur des écrivains de la période post-flavienne (fin du I^{er} siècle ap. J.-C.) : la liberté de parole de Pline le Jeune, Martial, Juvénal, Tacite, Suétone, Stace et Quintilien jouit d'un renouveau après la réserve de mise sous le règne de plomb de Domitien.
- 2 Une voix dite « traditionnelle », d'une part, relaie les aspirations masculines ayant trait à l'idéologie romaine de la « bonne épouse » selon des modèles stéréotypiques et hiérarchiques. Elle formule, selon des standards parfois mythologiques, les comportements voulus et attendus de l'un et l'autre sexe en opposant un genre à

l'autre. Fruit d'une construction purement culturelle, ce premier discours est celui dans lequel le critère générique est le plus pertinent. Les femmes et les hommes y occupent des rôles foncièrement antagonistes régis par des qualités genrées.

- 3 D'autre part, une seconde voix est émise par les acteurs de la vie quotidienne, à l'échelle de l'individu. C'est ce deuxième type de discours – qui gomme la construction genrée voire la brouille et l'inverse – que l'auteur entend étudier prioritairement. Ce discours montre en effet la reconnaissance par les Romains du partage, trop longtemps sous-estimé par les historiens, de capacités et de qualités (positives ou négatives) identiques entre hommes et femmes. Il s'agit dès lors de battre en brèche les poncifs historiques qui clament à cor et à cri, souvent à l'emporte-pièce, la misogynie romaine.
- 4 Dans un chapitre consacré aux discours sur « Les femmes en famille », l'auteur met en lumière le conflit qui se noue entre les attendus traditionnels sur la fécondité et l'envie de déroger à ces normes imposées. La lettre rédigée par Pline à l'attention de Calpurnius Fabatus¹, grand-père de son épouse Calpurnia victime d'une fausse-couche, est considérée comme un parangon de l'idéologie normative romaine. Plutôt que de transcrire la douleur de Calpurnia, Pline anticipe la déception de son aïeul face à l'échec de la perpétuation de l'hérédité et met l'accent sur l'erreur de son épouse qui n'a pas rempli son rôle. Écho des *realia* de leur temps, les satiristes évoquent au contraire comment les femmes de l'élite s'écartent de l'idéologie de bon aloi dans leur appréhension de la maternité. Regrettant la « femme préhistorique » toujours prête à subvenir aux besoins élémentaires de ses enfants, Martial et Juvénal croquent des matrones de la haute société peu enclines à se préoccuper de leur progéniture. Ils pointent leur manque d'instinct maternel, l'attention qu'elles accordent à leurs seuls bijoux – Gellia aime ses perles plus que ses enfants, selon Martial – et les bébés qu'elles laissent mourir de faim (Galla, pour Martial) quand elles daignent ne pas les empoisonner – Pontia tue ses deux enfants, chez Juvénal. Pour Tacite, seules les Germanes qui assument pleinement leur rôle nourricier sont à la hauteur de ces attendus traditionnels, preuve du déclin des *mores* romains.
- 5 Vient ensuite un chapitre sur les représentations masculines des capacités intellectuelles prêtées aux femmes romaines. À rebours de la mythologie qui cantonne souvent l'épouse dans la sphère domestique et les travaux manuels, un courant stoïcien de la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., inspiré de Chrysippe, penche en faveur de l'éducation des filles. C'est ainsi que le philosophe Musonius Rufus, dans sa conférence sur « Les femmes et l'éducation »², se prononce pour une formation identique des fils et des filles de famille en raison de leur constitution biologique identique. La similitude de leurs capacités respectives invite, selon lui, à leur prodiguer une éducation rigoureusement égale. Les pédagogues insistent eux aussi sur le bien-fondé d'inculquer des savoirs précis aux femmes, à l'instar de Quintilien qui, dans son *Institution oratoire*, encourage l'éducation des esclaves et, en particulier, des nourrices³.
- 6 Pour C.-E. Centlivres Challet, il s'agit aussi de démontrer que l'hypothèse selon laquelle certains vices et vertus sont associés par les Romains à un genre plutôt qu'à l'autre est une idée erronée. Dans un chapitre sur « Les aspects moraux », elle montre que vices et vertus n'appartiennent pas à des catégories genrées. Pour les épigrammatistes latins, hommes et femmes souscrivent aux mêmes travers et sont capables des mêmes vertus. Pour Juvénal, la Pudeur et la Vierge Astrée ont déserté la terre et fui vers le ciel, laissant les hommes comme les femmes tomber dans la débauche la plus immorale⁴. Contre toute attente, la cruauté n'est pas l'apanage exclusif des hommes. Ainsi, les

dominae maltraitant leurs servantes sont monnaie courante chez Martial. Quant au mensonge et à la dissimulation, ils sont, d'après ces auteurs, aussi bien pratiqués par les hommes que par les femmes. Pour ces dernières, le mensonge est le truchement qui couvre les relations adultères et les enfants illégitimes. Pour les hommes, il est intégré à la pratique du gouvernement et aux malversations financières. Surtout, le courage héroïque figure chez Tacite dans une large galerie de portraits féminins faisant office de *praeclara exempla* : l'affranchie Epicharis garde le silence sous la torture lors de la conjuration de Pison, Agrippine l'Ancienne fait acte de bravoure militaire quand elle évite la destruction du pont sur le Rhin à Vetera, et la reine Bouddica personnifie la *femina dux*.

- 7 Il arrive néanmoins qu'une inversion des genres se produise au sein du couple et met à mal l'autorité masculine que suppose l'idéologie. Par leur comportement (ivrognerie), leur profession (exercice de la gladiature), leur loisir (pratique de la chasse), les femmes contribuent parfois à discréditer leur époux en inversant les codes. Dans les satires et les épigrammes, elles apparaissent souvent à moitié nues, la nudité s'inscrivant dans un rapport au corps que la tradition réserve aux hommes à la palestre, ou dans les jeux du cirque. Ainsi, chez Juvénal, Mevia descend dans l'arène, tétons à l'air et pique au point, pour estoquer un sanglier de Toscane⁵. Quasiment atrophiés, leurs seins – vides de lait – trahissent une transgression du genre, de sorte que leur physionomie corporelle traduit un « refus de maternité ». En humiliant la figure du *pater familias*, ces femmes menacent l'ordre social et démantèlent les logiques censées préserver la famille romaine archaïque. Elles vont, de la sorte, à l'encontre de l'idéal de *concordia* – c'est-à-dire d'affection mutuelle et d'harmonie – qui doit souder le couple.
- 8 Le dernier chapitre entend examiner à nouveaux frais la satire VI de Juvénal, interprétée à tort par l'historiographie en termes de misogynie et de misandrie. Contre cette lecture rapide, C.-E. Centlivres Challet prouve que les femmes qui sont ainsi moquées sont celles qui dérogent aux critères de genre tels que l'idéologie traditionnelle les a forgés. En termes de sexualité, la figure de l'eunuque revient à plusieurs reprises pour illustrer l'indignation masculine devant une liberté sexuelle assumée par les femmes. Dans ce type de rapport intime, l'absence de risque d'enfantement les rend libres de leur corps, ce que Juvénal interprète comme un signe évident de dépravation sexuelle. Avec ces femmes qui parlent de sexe avec des mots crus, planifient leurs rendez-vous galants et s'arrogent des prérogatives d'hommes, s'opère un mélange des genres dont les auteurs se méfient.
- 9 *In fine*, cet ouvrage possède le mérite de souligner l'interpénétration constante de ce double discours chez les auteurs latins. L'étude du discours masculin sur l'élément féminin en dit finalement long sur les écrivains de la période post-flavienne – et leurs peurs – qui dissertent sur ce sujet. Notons aussi qu'un index des références latines à la fin de l'ouvrage permet de manipuler facilement ce travail pour des recherches ponctuelles.

NOTES

1. Pline le Jeune, *Correspondance*, X, II, 2.
 2. Musonius Rufus, *Discours*, III-IV.
 3. Quintilien, *Institution oratoire*, I, 1, 4.
 4. Juvénal, *Satires*, VI, I-20.
 5. Juvénal, *Satires*, I, 22.
-

AUTEURS

MARIANNE BÉRAUD

Université de Grenoble 2